

Werner Bonefeld : L'antisémitisme et la critique (moderne) du capitalisme

L'antisémitisme moderne est la forme que prend aujourd'hui la «rumeur qui court à propos des Juifs» en personnifiant les formes de capitalisme les plus détestées. Cet article publié en 2009 sur le site anglophone libcom.org commence par examiner certaines expressions contemporaines de l'antisémitisme, puis il explore les façons dont Adorno et Horkheimer (1989) et Postone (2013) ont compris l'antisémitisme nazi.

I

L'idéologue nazi Rosenberg (1938) formula succinctement l'essence moderne de l'antisémitisme lorsqu'il le présenta comme une attaque contre le communisme, le bolchevisme et le «capitalisme juif¹», un capitalisme fondé non pas sur le travail productif et l'industrie, mais aux mains de parasites, d'individus qui manipulent l'argent et la finance, de spéculateurs et de banquiers,

Il existe bien sûr une différence entre l'antisémitisme qui culmina à Auschwitz et l'antisémitisme mondial qui s'est mis en place après 1945. Toutefois, la question de savoir si l'antisémitisme persiste à cause d'Auschwitz, ou malgré Auschwitz est, en fin de compte, une question oiseuse. Les termes «malgré» et «à cause» laissent penser que Auschwitz, en tant qu'usine de la mort, aurait détruit l'antisémitisme. En outre, une telle conception induit que l'antisémitisme serait un phénomène du passé, qui projetterait uniquement son ombre sur le présent, mais n'aurait pas d'existence réelle en soi. De cette façon, les expressions ouvertes d'antisémitisme sont considérées comme répugnantes simplement parce qu'elles représenteraient des aberrations pathologiques d'un monde autrement civilisé. Dans ce contexte, on minimise la critique de l'antisémitisme et on la réduit à un simple problème de «culpabilité européenne» ; ou alors on la rejette comme relevant de la mauvaise foi – en clair, il s'agirait d'une tentative camouflée d'empêcher toute critique contre Israël (Keaney, 2007).

Cet article soutient que l'antisémitisme moderne est la forme que prend aujourd'hui la «rumeur qui court à propos des Juifs» en personnifiant les formes de capitalisme les plus détestées. Je commencerai par examiner certaines expressions contemporaines de l'antisémitisme, avant d'aborder comment Adorno et Horkheimer (1989) et Postone (2013) ont compris l'antisémitisme nazi.

II

La projection du Juif en tant qu'ennemi extérieur dissimulé au sein d'une société donnée, qu'il soit communiste, financier, spéculateur ou banquier, demeure puissante à ce jour. Par exemple, l'ancien Premier ministre de Malaisie, Mahathir Mohamad, a ainsi analysé les causes profondes de

¹ En allemand, il existe deux termes *jüdisches Kapital* («le capital juif») et *Judenkapital* («le judéocapitalisme»). *Jüdisches Kapital* était souvent utilisé dans les journaux du KPD, tandis que *Judenkapital* était principalement employé par les groupes nationalistes, *völkisch* (nationalistes-racistes). Sur ce thème, et plus largement sur les convergences entre nazis et communistes dans les années 1920, on pourra lire l'article d'Olaf Kistenmacher : «De “Judas” au “Capital juif” : les formes de pensée antisémites dans le Parti communiste allemand (KPD) sous la république de Weimar, 1918-1933», sur le site npnf.eu (NdT).

l'effondrement financier de la Malaisie en 1997: *«Je le dis ouvertement, ces gens sont racistes. Ils ne sont pas heureux de nous voir prospérer. Ils disent que nous nous développons trop vite, ils prévoient de nous rendre plus pauvres. Nous ne cherchons à être les ennemis de personne, mais certains cherchent à faire de nous leurs ennemis².»*

Qu'entend-il par «nous» et «ils» ? Mahathir Mohamad dénonce le «capitalisme juif», selon le *Financial Times* du 23 octobre 2003, parce qu'il s'inspire du *Juif International*³, livre commandité par Henry Ford dans les années 1920. Dans sa structure, la conception selon laquelle les «spéculateurs» sont un ennemi extérieur voulant détruire l'harmonie nationale et l'intérêt national, appartient à l'antisémitisme moderne. Elle dénonce la finance et les spéculateurs comme des marchands avides, et glorifie les vertus d'une communauté nationale par ailleurs «saine», «industrielle» et pacifique, qui puise ses racines dans le «sol», procure à la patrie une force et une permanence indestructibles, et est unie par les caractéristiques de la race et les liens du sang.

Ensuite, on peut citer la façon dont Pat Buchanan (2002) a défendu les supposées valeurs et vertus américaines. Selon lui, elles seraient en crise à cause des effets néfastes de la «théorie critique» dont il rend responsable *«ces fauteurs de troubles que sont les Juifs communistes»*. L'intelligence fondée sur la raison et le jugement critique apparaît ici comme une force puissamment destructrice, attribuée à l'intelligence des Juifs. Lyotard (1993, p. 159) dépeint bien cette rumeur sur les Juifs en ces termes : pour les antisémites, *«les Juifs [...] n'ont pas de racines dans la nature [...]. Ils prétendent avoir leurs racines dans un livre»*. L'antisémitisme projette l'Autre comme un être dépourvu de racines. Au lieu d'être enraciné dans les valeurs supposées de la nation, de son sol et de ses traditions, le Juif serait doté d'une intelligence rusée qui détruirait les traditions et la matière sociale organique. Le Juif semble venir de nulle part, *«l'antisémitisme c'est la rumeur qui court à propos des Juifs»* (Adorno, 1980, p. 149). Ils sont perçus comme étant à l'origine de certains phénomènes. Cet Autre, coupé de toute racine, orchestre une conspiration internationale immensément puissante et intangible (cf. Postone, 2013). On ne peut le définir concrètement ; telle une puissance abstraite, invisible, il se cache dans des phénomènes aussi contradictoires que le communisme et le capitalisme.

Ensuite, il nous faut décortiquer la prose de la gauche anti-impérialiste. Perry Anderson (2001, p. 15), l'un de ses penseurs les plus critiques et originaux, a ainsi pu écrire : *«Solidement installé dans les affaires, le gouvernement et les médias, le sionisme américain a, depuis les années soixante, fermement développé son emprise sur les leviers de l'opinion publique et de la politique officielle envers Israël, influence qui ne s'est affaiblie qu'en de très rares occasions.»*

² Mahathir est un récidiviste. Dans son livre, *«Le Dilemme malais»*, paru en 1970, il écrivait déjà : *«Les Juifs n'ont pas seulement le nez crochu, ils comprennent l'argent par instinct»*. Et : *«Les Juifs ont toujours été un problème dans les pays européens. Ils devaient être confinés dans des ghettos et périodiquement massacrés.»* En 2003, lors du dixième sommet de l'Organisation de la conférence islamique, il déclara : *«aujourd'hui les Juifs gouvernent le monde par procuration. Ils obtiennent des autres peuples que ceux-ci se battent et meurent pour eux. [...] Leur puissance et leur apparent succès les rendent maintenant arrogants»*. Et le 27 octobre 2003 il en remit encore une couche dans le *Bangkok Post* : les Juifs *«contrôlent le monde. [...] Israël est un petit pays. Il n'y a pas beaucoup de Juifs dans le monde. Mais ils sont arrogants au point de défier le monde entier. Ils continuent même si les Nations unies leur disent non. Pourquoi ? Parce qu'ils sont très soutenus. [...] Et parce qu'ils tiennent de nombreux médias qui présentent les choses de manière complètement unilatérale et influencent beaucoup de gens. On ne voit que leur version»*. [NdT].

³ Réédité récemment par les maisons d'édition d'extrême droite et complotistes : Kontre Kulture (2012), et Hadès Editions (2017) [NdT].

Pour Perry Anderson, les Juifs n'ont donc pas seulement conquis la Palestine, ils ont aussi pris le contrôle de l'Amérique, ou, pour le dire comme James Petras⁴ (2004, p. 210), le projet actuel de «*construction de l'empire américain*» est façonné par les «*constructeurs sionistes*». Selon Anderson, Israël est un État juif, ses victoires nationalistes sont des victoires juives, son économie est une économie juive – et son État un «État rentier» que les États-Unis utilisent comme tête de pont impérialiste au Moyen-Orient.

Comment un État devient-il «juif» ? Pour Marx, l'Etat était la forme politique de la société bourgeoise – le but du Capital était de faire du profit, et l'Etat était l'expression politique de ce but. Il voyait ainsi l'Etat comme le comité exécutif de la bourgeoisie. Selon Max Weber, l'État ne pouvait être défini par ses fonctions, et encore moins par ses caractéristiques nationales imaginées, mais uniquement par ses moyens : l'usage légitime de la violence physique. Weber concevait l'Etat moderne comme une machine. Pour Thomas Hobbes, le grand théoricien de l'autonomie de l'Etat, cette autonomie découlait d'un contrat social qui permettait aux intérêts sociaux contradictoires de s'épanouir sur la base d'une protection mutuelle. Son Etat ressemblait à celui d'un dieu mortel. Adam Smith définissait l'État comme un pouvoir favorable au marché – il règle les conduites selon la loi pour harmoniser les intérêts privés ; chacun poursuit ses objectifs dans un contexte où tous ont des obligations envers tous, mais personne ne dépend absolument de qui que ce soit en particulier. Pour que l'économie soit libre, les besoins doivent être solidement affirmés, afin de surveiller le marché. Aucune de ces approches ne définit l'État en fonction des caractéristiques nationales supposées, ou imaginées⁵, d'un peuple qui serait homogénéisé. Construire l'identité nationale est une tâche politique. En effet, l'anti-impérialisme va de pair avec la revendication de la libération nationale, de l'autonomie nationale et de l'autodétermination nationale, qui reposent toutes sur la simple abstraction d'une communauté sans classe, imaginée, mais rendue effective par le pouvoir politique et non déterminée par la nature (cf. Anderson, 1991). Lorsqu'on identifie un peuple en invoquant ses caractéristiques nationales présumées, cela provoque généralement des rebonds politiques. «*Si la "différence" est devenue la marque de l'anti-raison théorique, "l'Autre" est devenu la marque de l'anti-raison pratique*» (Rose, 1993, p. 5). L'Autre fournit l'excuse d'une vie abîmée et, en tant que bouc émissaire, devient l'objet d'un ressentiment. Perry Anderson (2001) a donc tout à fait raison sur un point : le potentiel de violence contre l'Autre est intrinsèque au nationalisme, quel qu'il soit.

Ensuite, nous devons prendre en compte l'augmentation croissante et l'ampleur du raz-de-marée antisémite, en particulier au Moyen-Orient. Ce raz-de-marée a brouillé toute distinction entre la critique de l'État d'Israël et celle des rapports sociaux concrets que nouent entre eux les êtres humains. La gauche anti-impérialiste tend à rejeter l'antisémitisme islamiste rampant comme un simple épiphénomène qui refléterait une colère justifiée contre Israël et l'impérialisme américain. Elle dénonce ceux qui nient la réalité d'une nation palestinienne, et elle condamne l'existence nationale d'Israël qui servirait de «tête de pont» aux intérêts impérialistes américains au Moyen-Orient. L'appel à la solidarité avec les Frères musulmans lancé par la revue du SWP⁶ est symptomatique : «*Nous disons que nous*

⁴ Cf. Yves Coleman (2006): «Un gringo chauvin, antisioniste et antisémite» et «Du ZORG à la ZPC» (2007), sur le site mondialisme.org et dans la revue *Ni patrie ni frontières*. [NdT].

⁵ Sur cette notion très répandue dans l'univers militant anglo-saxon (cf. Benedict Anderson, *L'imaginaire national. Réflexions sur l'origine et l'essor du nationalisme*, La découverte, 1996), on lira l'article détaillé et critique de Christine Chivallon, «Retour sur la "communauté imaginée" d'Anderson. Essai de clarification théorique d'une notion restée floue», *Raisons politiques* 2007/3 (n° 27), sur le site cairn.info [NdT].

⁶ Groupe trotskiste né en 1950, sous le nom de Socialist Review Group, qui devint les International Socialists en 1962 et le SWP en 1997. Dans les années 1970 et 1980, ce fut sans doute la plus influente organisation d'extrême gauche au Royaume uni. Aujourd'hui en déclin, il a connu plusieurs scissions et

devons travailler avec les Frères musulmans sur des questions spécifiques» [Palestine ou Irak]» (*International socialism*, 2005, p. 31). A cette thèse, Zizek a rétorqué qu'il ne s'agit pas d'essayer de «*comprendre*» l'antisémitisme arabe [...] comme une réaction «naturelle» face au triste sort des Palestiniens», il faut s'y opposer «inconditionnellement» (Zizek, 2009, p. 191 ; cf. aussi Zizek, 2008). «Comprendre» l'antisémitisme islamique comme une expression «justifiée» de la colère contre l'impérialisme, c'est prétendre, par implication, que l'antisémitisme exprime la résistance face au capitalisme. De même, il ne faut pas essayer de «comprendre» les mesures de l'État d'Israël «comme une réaction «naturelle» liée à l'arrière-plan de l'Holocauste» (*ibid.*). Une telle «compréhension» accepte la barbarie de l'extermination comme une force légitimisatrice de l'action de l'État. Chaque État cherche à justifier sa politique en exploitant le passé pour asseoir sa propre légitimité (cf. Tischler, 2005). Une telle légitimation n'offre aucune rédemption aux morts. Selon Walter Benjamin, la rédemption implique la récupération du passé dans la lutte contemporaine pour la dignité humaine, dignité à la fois singulière et universelle, indivisible et inestimable. La rédemption est associée aux noms des refuzniks, des hérétiques, des insoumis et des dissidents, et non aux bons offices de l'État.

L'intégrisme islamique peut être considéré comme une réaction contre «l'artillerie lourde» du Capital mondial pour créer un monde à son image. Contre ce projet, le fondamentalisme prône la quête de l'authenticité ; il cherche à préserver les structures sociales existantes, en purifiant des conditions et traditions ancestrales imaginées ; il répète avec une force mortelle et assourdissante «*la gesticulation fasciste paradigmatique*» ; et il veut «*un capitalisme sans capitalisme*» (Zizek, 2009, p. 131).

La lutte contre l'«intoxication occidentale⁷», comme Khomeini appelait les idées de libéralisme, de démocratie et de socialisme, indique que l'antisémitisme islamiste non seulement a peu de chances d'être apaisé par un règlement du conflit entre Israéliens et Palestiniens, mais qu'il risque plutôt d'être stimulé par un tel événement. Au fond, le fait de représenter Israël comme une «tête de pont» impérialiste de la contre-insurrection capitaliste «juive» alimente la haine d'Israël en tant qu'État «juif». L'attribut «Juif» ne fait pas référence à des êtres humains concrets – que ce soit Ariel Sharon ou Karl Marx, Albert Einstein ou Emma Goldman, Rosa Luxemburg ou Léon Trotsky, Michael Neumann ou Esther Rosenberg. Il ne tient pas compte des distinctions sociales, qu'elles relèvent de la classe, du genre, de l'appartenance ethnique, etc. Au contraire, cet attribut suppose que tous appartiennent à la même nationalité, qu'il s'agisse d'anarchistes, de communistes, de refuzniks, de capitalistes, d'ouvriers, de conservateurs, de fanatiques religieux, de bellicistes, de pacifistes, de mendiants ou simplement d'individus ordinaires et ennuyeux. Au lieu de reconnaître les contradictions, les distinctions, les antagonismes, les luttes et les conflits, l'attribut «Juif» projette ces «qualités» abstraites, imaginées et défiant la raison, qui fondent l'antisémitisme, il les projette sur un peuple nationalisé ; ainsi il déplace la critique des rapports sociaux existants vers des conceptions totalitaires qui opposent l'ami national à

exclusions significatives, sans compter plusieurs scandales. Après un virage léniniste, il est désormais pleinement engagé dans une politique classiquement tiersmondiste, islamophile, voire islamistophile, attrape-tout [NdT].

⁷ En anglais *westoxication*, en persan *Ghabzadegi* (littéralement, la condition d'une personne ou d'une société violemment frappée par l'Occident), ce terme fut utilisé par différents courants politiques en Iran dans les années 1960 et 1970, par des essayistes, écrivains et intellectuels marxisants, athées-rationalistes et/ou musulmans chiites «d'extrême gauche», pour dénoncer l'influence américaine et occidentale et la bourgeoisie iranienne sous la dictature du Shah et prôner un renversement, y compris par la violence armée, de ce régime. Cf. l'article de Brad Hanson «The “Westoxication” of Iran: Depictions and Reactions of Behrangi, al-e Ahmad, and Shariati», *International Journal of Middle East Studies*, volume 15, n° 1, février 1983, sur le site jstor.org. [NdT].

l'ennemi national. Dans cette relation, la raison est suspendue et on est conduit à une croyance tout aussi irrationnelle : «L'ennemi de mon ennemi est mon ami.»

Le socialisme est la solution alternative à la barbarie, pas son dérivé. Par conséquent, le seul moyen de lutter contre la résurgence de l'antisémitisme «*n'est pas de prêcher la tolérance libérale [...], mais d'exprimer le motif anticapitaliste sous-jacent de façon directe et non détournée*» (Zizek, 2009 p. 191). La tolérance libérale cède à l'intolérable et est absorbée par lui.

III

Dans *La Question juive* de Marx (1964) et les écrits de l'école de Francfort, la catégorie «Juif» est une métaphore sociale qui focalise le ressentiment anticapitaliste du point de vue du capitalisme – un capitalisme anticapitaliste. Contrairement à l'affirmation catégorique de Perry Anderson, Marx et l'école de Francfort ont abordé la «question juive» sous l'angle de la critique du fétichisme des rapports bourgeois de production. Partant de la question critique de Marx, «*pourquoi ce contenu-ci*» [les rapports sociaux humains] «*prend-cette forme-là*» [la forme du Capital] (cf. Marx, 1993, p. 92), l'Ecole de Francfort se demande pourquoi la critique bourgeoise du capitalisme prend la forme de l'antisémitisme. En revanche, l'utilisation affirmative de la catégorie «Juif» rationalise l'antisémitisme en le présentant comme une manifestation de la haine du capitalisme ; et, par sa rationalisation, cette démarche est complice de la «rumeur sur les Juifs». Une telle complicité participe de la gesticulation fasciste paradigmatique d'un anticapitalisme qui cherche un capitalisme sans capitalisme.

Ulrike Meinhof évoqua succinctement la rationalisation de l'antisémitisme comme haine du capitalisme lorsqu'elle affirma : «*Auschwitz signifiait que six millions de Juifs furent tués et jetés sur le fumier de l'Europe, pour ce qu'ils étaient : des Juifs d'argent. Le capital financier et les banques, le cœur du système impérialiste et capitaliste, avaient provoqué la haine des hommes contre l'argent et l'exploitation, et contre les Juifs [...]. L'antisémitisme est en réalité la haine du capitalisme*» (cité dans Watson, 1976, p. 23). Les thèses suivantes approfondissent cette question.

IV

L'antisémitisme n'a pas «besoin» des Juifs. La catégorie «Juif» possède des pouvoirs qui lui sont attribués mais ne peuvent être définis de manière concrète. Cette abstraction n'exclut personne, n'importe qui peut être considéré comme juif. Le concept de «Juif» ne connaît aucune individualité, il ne désigne ni un homme ni une femme, ni un travailleur ni un mendiant ; il fait référence à un non-personne, à une abstraction. «*Le Juif est un homme que les autres hommes tiennent pour Juif*» (Sartre, 1946, p. 88). Pour que l'antisémitisme se déchaîne, l'existence de «Juifs» n'est ni accessoire ni requise. «*[...] l'antisémitisme n'est plus qu'une partie d'un programme interchangeable*», dont la base est la «*réduction universelle de toutes les énergies spécifiques à une forme unique et abstraite de travail, du champ de bataille au studio cinématographique*» (Horkheimer et Adorno, 1974, p. 303). Ainsi, l'antisémitisme appartient à un monde social où le sens et la signification sont sacrifiés au profit du respect des normes et des règles d'une réalité politique et économique qui pose l'uniformité, la répétition ritualisée et la subjectivité sans objet comme des formes de l'existence humaine.

Le temps, c'est de l'argent, disait Benjamin Franklin. Et nous pourrions donc ajouter : l'argent, c'est du temps. «*L'économie du temps : finalement toute l'économie se réduit à cela*» (Marx, 1973, p. 173)». Si donc tout peut être réduit au temps, un temps abstrait, divisible en unités égales, homogènes et constantes qui se déplacent implacablement d'unité en unité, et que, dissocié des activités humaines concrètes, il les mesure quel que soit leur contenu, alors «Le temps est tout, l'homme n'est plus rien ; il est tout au plus la carcasse du temps.» (Marx, 1948).

Le temps est une donnée fondamentale. Tout le reste est une perte de temps. Ce temps ne s'intéresse qu'à deux choses : «Combien ?» et «Combien de temps cela a-t-il pris ?». Le temps des objectifs humains diffère du temps du travail abstrait. L'existence même de cette différence indique que le bonheur, en dehors de la vie même, n'est qu'une simple personnification du temps de travail, et alimente le ressentiment aveugle et la colère que l'antisémitisme focalise et exploite mais ne produit pas lui-même. «*La pensée d'un bonheur sans pouvoir est insupportable parce qu'il serait alors le vrai bonheur*» (*ibid.*, p. 172).

L'antisémitisme établit une différence entre la «*société*» et la «*communauté nationale*». La «*société*» est identifiée comme «juive», tandis que la communauté est perçue comme un contre-monde. Selon cette vision, la nature constitue la communauté et elle serait menacée par des forces sociales abstraites «mauvaises». Les antisémites attribuent aux Juifs des caractéristiques comme la mobilité, l'intangibilité, l'absence de racines et la conspiration contre les valeurs – mythiques et mythologisées – de la communauté imaginaire des gens honnêtes et travailleurs. Des puissances maléfiques (la réflexion intellectuelle, les règles et lois abstraites, les forces désintégratrices du communisme et du capital financier) portent atteinte au «bien-être» présumé de cette communauté. Le communisme et le capital financier sont, tous deux, considérés à la fois comme des pouvoirs de déracinement et des entités de la raison. La raison est rejetée à cause de son désir contagieux d'aller à la racine des choses. Mais cette racine ne peut être que l'Homme dans ses rapports sociaux. La raison est l'arme de la critique. Elle remet en question les conditions dans lesquelles l'Homme est dégradé et transformé en une simple ressource économique. L'antisémite déteste l'indépendance de la pensée et la capacité de réfléchir librement, sans crainte. Il déteste l'idée que «*l'homme est pour l'homme*» [*Mensch*, l'être humain] «*l'être suprême*» (Marx, 1998). Au lieu de cela, il cherche la délivrance en affirmant furieusement sa propre folie. L'image que les antisémites donnent du Juif en tant que personnification du Mal est en fait leur propre autoportrait. «*La folie est le substitut du rêve que l'humanité pourrait organiser son monde humainement, un rêve qu'un monde créé par l'homme s'obstine à rejeter*» (Adorno, 1986, p. 124).

L'antisémitisme manifeste un désir pervers d'égalité. Il recherche une égalité qui découle de l'appartenance à une communauté nationale, une communauté de *Volksgenossen*⁸. Cette égalité est définie par la mythique «propriété» de la terre et du sol fondée sur les liens du sang. Le fétichisme du sang et de la terre est lui-même enraciné dans le fétichisme du capital où le concret, sous la forme de la valeur d'usage, ne se réalise que dans, et par, l'abstrait sous la forme de la valeur d'échange. L'antisémitisme interprète le sang, la terre et les machines comme des contre-principes concrets de l'abstrait. L'abstrait est personnifié dans la catégorie du «Juif» (voir Postone, 2013). Pour les apologistes du libéralisme de marché, la référence à la main invisible fonctionne comme un refuge explicatif. Elle explique tout en se référant à l'Invisible. «*La famine est la manière dont Dieu punit ceux qui ont trop peu foi dans le capitalisme*» (Rockefeller Sr., cité dans Marable, 1991, p. 149). Pour les antisémites, cependant, le pouvoir de l'invisible peut s'expliquer – le Juif est sa personnification et son existence biologique. Il transforme le mécontentement à l'égard des conditions existantes en une rébellion conformiste contre la personnification projetée du capitalisme.

La conception nationaliste de l'égalité définit la «*société*» comme l'Autre – un parasite dont l'objectif est d'opprimer, de saper et de pervertir la «*communauté naturelle*» en s'appuyant sur la force «*désintégratrice*» des valeurs abstraites et immatérielles de la civilisation – bourgeoise. La catégorie du

⁸ Littéralement, «camarades du peuple». Terme employé à partir du XVIII^e siècle pour désigner les membres d'une communauté germanique liée par les liens du sang, qui forme à la fois une nation et une race. Terme repris par les nazis, en 1920, dans le point 4 du programme du NSDAP : «*Seuls les Volksgenossen bénéficient des droits civiques. Pour être Volksgenosse, il faut être de sang allemand, la confession importe peu. Aucun Juif ne peut donc être Volksgenosse.*»

«Juif» est perçue comme personnifiant la pensée abstraite et l'égalité abstraite, y compris son incarnation, l'argent. Le *Volksgenosse* est donc quelqu'un qui résiste aux valeurs abstraites «juives» en défendant une sorte d'égalité naturelle. L'«égalité» des Juifs résulte d'une construction à laquelle appartiennent tous ceux qui s'écartent de la conception du *Volksgenosse*, c'est-à-dire de la matière concrète mythique. On confronte le mythe du Juif au mythe de la possession originelle du sol, ce qui élève l'«égalité régressive» (Adorno, 1980) du nationalisme jusqu'à une action libératrice. Le *Volksgenosse* se considère comme un fils de la nature, et donc un être naturel. Son destin naturel est de contribuer à libérer la communauté nationale des valeurs prétendument abstraites et dépourvues de toute racine, d'exiger leur naturalisation pour que tout soit rendu à la «nature». Bref, le *Volksgenosse* se croit enraciné dans le sang et la tradition ancestrale ; il défend sa propre foi dans l'immoralité de la folie en s'appuyant sur l'approbation collective de la colère. Il canalise cette colère vers la prétendue victoire de la civilisation sur la nature, victoire perçue comme le condamnant à la sueur, au labeur et à l'effort physique, alors que l'Autre est perçu comme un banquier et un spéculateur. C'est ce à quoi le *Volksgenosse* aspire pour lui-même : il spéculé sur la mort et met en banque les dents en or qui ont été extraites.

Pour les *Volksgenossen*, le Juif «est en effet le bouc émissaire non seulement de manœuvres et de machinations individuelles, mais dans un sens plus général, dans la mesure où on lui impute l'injustice économique commise par la classe entière» (Horkheimer et Adorno, 1974, p. 257). L'antisémitisme appelle à une revanche «juste» de la part de la communauté nationale «victime» contre les pouvoirs de la société «sans racines⁹». La «communauté» est perçue comme étant à la fois victime et «forte». Sa force découle de la conception biologique de la communauté nationale : le sang fonde la possession, la tradition et la communauté ancestrale. Cette biologisation de la communauté légitime le meurtre en biologisant l'action : la biologie est conçue comme un destin.

L'organisation efficace et l'exécution froide et sereine de l'acte se reflètent dans son mépris de l'individualité : les cadavres se ressemblent tous lorsque l'on se contente du résultat obtenu ; rien ne distingue un chiffre d'un autre chiffre, sauf la différence quantitative – la mesure du succès. La simple existence d'une distinction est une provocation. On suspend son jugement. Tout le monde est numéroté et évalué pour être utilisé. «L'aspect morbide de l'antisémitisme n'est pas le comportement projectif en tant que tel, mais l'absence de réflexion à ce sujet» (ibid., p. 189). Auschwitz représente donc l'«obstination» non seulement du principe de l'«abstraction», mais aussi de l'«abstractisation». On rend également abstraite la biologisation de l'abstrait en tant que «Juif»: tout ce qui peut être utilisé est utilisé comme les dents, les cheveux, la peau ; la force de travail ; et, pour terminer, on rend abstrait, et donc invisible, l'abstrait. La main invisible du marché, identifiée comme le pouvoir abstrait-biologique du «Juif», se transforme en une fumée qui sature l'air.

V

Le national-socialisme se projetait comme un mouvement anticapitaliste. Cependant, il a également accueilli favorablement le capital industriel et les nouvelles technologies. En effet, selon Götz Ali et Susanne Heym (1988), la préparation de la solution finale dans la Pologne occupée reposait moins sur

⁹ Selon l'avis d'un compagnon traducteur, «Le terme allemand est sûrement “entwurzelt”, utilisé par le mouvement völkisch. Hitler ne l'emploie pas dans Mein Kampf. On le trouve chez le “spécialiste” des races du mouvement nazi, F.K. Günther, qui parle d'une “souche ethnique totalement entwurzelt”. Je traduirai tout simplement par “coupé de toute racine”, et non par cosmopolite, trop courant, et utilisé dans un autre sens» [NdT].

l'antisémitisme comme idéologie que sur un calcul néomalthusien des ressources. Selon ces auteurs, la viabilité économique de la Pologne occupée dépendait, pour les nazis, de la réduction du nombre d'habitants afin de garantir que les capitaux exportés vers la Pologne puissent être utilisés efficacement.

Quelle est la relation entre la projection idéologique anticapitaliste du nazisme et le calcul rationnel des ressources économiques qui propose le massacre de masse comme «solution» pour atteindre la rentabilité capitaliste ? L'antisémitisme nazi diffère de l'antisémitisme de l'ancien monde chrétien, mais cela ne veut pas dire qu'il ne l'a pas exploité. L'antisémitisme chrétien a construit le «Juif» comme une puissance sociale abstraite : il siège au banc des accusés car il est l'assassin de Jésus et on le persécute parce qu'il est le fils d'un meurtrier. Dans l'antisémitisme moderne, le Juif a été choisi en raison de «l'horreur religieuse que celui-ci a toujours inspirée», (1946, p. 87). Dans le monde chrétien, la catégorie projetée du «Juif» était aussi une construction socio-économique parce qu'il était forcé de remplir la fonction économique vitale du commerce illicite de l'argent. Ainsi, la malédiction économique qu'impliquait ce rôle social a renforcé la malédiction religieuse.

L'antisémitisme moderne utilise et exploite ces constructions historiques et les transforme : le Juif est accusé et persécuté pour avoir mené des activités improductives. Son image est celle d'un intellectuel et d'un banquier. «*Le banquier et l'intellectuel, l'argent et l'esprit, qui représentent tous les échanges, sont le rêve refoulé de ceux que la domination a mutilés, et dont elle se sert pour se perpétuer elle-même*» (Horkheimer et Adorno, 1974, p. 255). On oppose la possession biologiquement définie de la terre et de la tradition à la possession de phénomènes universels et abstraits. Les termes «*d'abstrait, de rationaliste, et d'intellectuel prennent un sens péjoratif. Il ne saurait en être autrement, puisque l'antisémite se définit par la possession concrète et irrationnelle des biens de la Nation*» (Sartre, 1946, p. 142). Les valeurs abstraites elles-mêmes sont biologisées ; l'abstrait est identifié comme «Juif». Ainsi, le «concret» et l'«abstrait» sont tous deux biologisés : l'un par la possession de la terre (le concret plonge ses racines dans la nature, le sang et la tradition) et l'autre par la possession du «poison» (l'abstrait comme étant le pouvoir, coupé de toute racine, de l'intelligence et de l'argent). On oppose le mythe de l'unité nationale au mythe du Juif. La communauté juive est censée manipuler le monde urbain de la criminalité, de la prostitution et de la culture matérialiste et vulgaire. On oppose la tradition au raisonnement, à l'intelligence et à l'autoréflexion ; et la conception nationaliste de la communauté, de l'économie et du travail est opposée aux forces abstraites de la finance internationale et du communisme (cf. Postone, 2013). Les *Volksgenossen* sont donc égaux en cécité.

«*Le comportement antisémite se produit dans les situations où des hommes aveuglés, et privés de leur subjectivité, sont lâchés en tant que sujets*» (Horkheimer et Adorno, 1974, p. 253). Alors que la raison subsiste dans, et à travers, la critique des rapports sociaux, le *Volksgenosse* n'a foi que dans la terreur efficacement déchaînée qui prive les prétendues personnifications du capitalisme de tout ce que ses victimes possèdent : vêtements, chaussures, dents, cheveux, peau, vie. La collecte des dents en or des Juifs et des cheveux de ceux qui seront tués, et la surveillance de l'esclavage de ceux qui sont autorisés à ramper un jour de plus, exigent seulement une organisation efficace.

La dénonciation du capitalisme par le nazisme en tant que «capitalisme juif» permet donc à l'entreprise capitaliste de se développer implacablement tout en rejetant apparemment le capitalisme ; le nazisme le présenta comme un système financier, qui favorise la spéculation spéculative et l'accumulation de richesses parasitaires ; comme un système coupé de toute racine, mobile et intangible qui annihile l'espace à travers le temps ; un système qui sacrifie toute entreprise concrète sur l'autel de l'argent, etc. La critique du capitalisme en tant que «capitalisme juif» prétend que le capitalisme ne serait en fait rien de plus qu'un système improductif qui génère de l'argent – une économie rentière qui vivrait aux dépens d'une communauté nationale présumée composée d'individus créatifs et travailleurs. Ce faisant, elle sape cette communauté, en la soumettant aux forces dépourvues de racines et donc

impitoyables de l'argent mondial, car, comme l'a dit Mahathir Mohamad, *«ils ne sont pas heureux de nous voir prospérer»*.

Pour les antisémites, le monde semble donc divisé entre le capital monétaire et la nature concrète. Ils conçoivent le concret comme une matière utilisable immédiatement, directement, enracinée dans l'industrie et l'activité productive. Pour eux, l'argent n'est pas seulement la racine de tout mal, il est aussi jugé comme étant sans racines ; non seulement il existe indépendamment du capital industriel mais, aussi, au-delà et contre les efforts industriels de la nation : toute entreprise est pervertie par la quête destructive et continue d'un argent qui veut sans cesse s'accroître. Ainsi, l'argent et le capital financier sont identifiés au capitalisme tandis que l'industrie est perçue comme constituant l'entreprise concrète et créative d'une communauté nationale. Entre le capitalisme comme accumulation monétaire et la communauté nationale comme entreprise industrielle, c'est l'argent qui décide. De ce point de vue, l'industrie et l'entreprise sont «rendues» capitalistes par l'argent : l'argent pénètre toutes les expressions de l'industrie ; il pervertit et désintègre ainsi la communauté au nom des valeurs abstraites du capital financier. Cette force destructrice revendique et pervertit : l'individu en tant qu'entrepreneur ; la créativité en termes d'orientation paternaliste de la production de valeurs d'usage ; l'enracinement en termes de *Volk* ; la communauté en tant que communauté naturelle. Au lieu d'un ordre naturel fondé sur la hiérarchie et la position de la communauté, la force prétendument artificielle et sans racines de l'argent est censée faire tourner le monde en déracinant l'ordre naturel des *Volksgenossen*. Ainsi, ces derniers peuvent non seulement accueillir favorablement le capitalisme, mais aussi déclarer que le travail forcé rend libre : *Arbeit macht frei*. *«Ils déclarent que le travail n'a rien de déshonorant, afin de pouvoir contrôler celui des autres de façon plus rationnelle. Eux-mêmes se rangent parmi ceux qui ont une activité créatrice, alors que, comme jadis, elle est bien plus une activité de requins»* (Horkheimer et Adorno, 1974, p. 256). On sépare ce qui est fondamentalement lié, c'est-à-dire la production et l'argent ; on établit une différence entre l'argent, d'un côté, et l'industrie et l'entreprise, de l'autre ; on aboutit à une critique fétichiste du capital qui, en attaquant la personnification projetée du capital, cherche son expansion sans entrave par la terreur.

Avec la biologisation de l'activité créatrice, on rend possible le fonctionnement sans entraves de l'exploitation du travail au nom de valeurs concrètes mythologisées en éliminant les forces cajolantes et perverses de l'abstrait – le «Juif» qui est condamné comme l'incarnation du capitalisme. Ainsi, l'idéologie du sang et du sol, d'une part, ainsi que les machines et l'expansion industrielle effrénée, d'autre part, sont projetées comme des images d'une nation saine prête à se débarrasser de la perversion de l'industrie, perversion dirigée par le «vampire» abstrait, universel, coupé de toute racine, mobile, intangible et international du «capitalisme juif». La célébration du *Volksgenosse* comme personnification du concret, du sang, du sol, de la tradition et de l'industrie, permet de tuer sans crainte les Juifs. Pourtant, elle manifeste *«l'obstination de la vie à laquelle il faut se conformer et se résigner»* (*ibid.*, p. 171) : l'occupation oisive qui consiste à tuer d'autres êtres humains est efficacement accomplie. Ces *Volksgenossen* ont tous commis le même acte et sont ainsi devenus véritablement égaux les uns aux autres : leur occupation ne faisait que confirmer ce qu'ils savaient déjà, à savoir qu'ils avaient perdu leur individualité de sujets.

Tout est ainsi transformé en nature pure. L'abstrait ne fut pas seulement personnalisé et biologisé, il fut aussi «abstractisé». Auschwitz fut une usine pour *«détruire les personnifications de l'abstrait. Son organisation était celle d'un processus industriel diabolique, dont le but était de “libérer” le concret de l'abstrait. Le premier pas pour réaliser ce but consista à déshumaniser les Juifs, c'est-à-dire à leur arracher le “masque” de l'humanité, de la spécificité qualitative, pour les montrer “tels qu'ils sont réellement” : des ombres, des chiffres, des abstractions. Le second pas consista à exterminer ces abstractions, à les transformer en fumée, tout en essayant de récupérer les derniers restes de “valeur d'usage” concrète et matérielle : les vêtements, l'or, les cheveux, le savon»* (Postone, 2013, p. 120).

Conclusion

Adam Smith avait raison lorsqu'il affirmait que le capitalisme crée la richesse des nations et qu'il notait que *«le propriétaire de capital est proprement citoyen du monde, et il n'est attaché nécessairement à aucun pays en particulier. Il serait bientôt disposé à abandonner celui où il se verrait exposé à des recherches vexatoires qui auraient pour objet de le soumettre à un impôt onéreux, et il ferait passer son capital dans quelque autre lieu où il pourrait mener ses affaires et jouir de sa fortune à son aise»* (Smith, 1991, p. 453).

David Ricardo est du même avis, et il ajoute : *«si l'on n'accorde pas dans un pays, au capital, la faculté de recueillir tous les profits que peuvent produire les forces mécaniques perfectionnées, on le pousse au dehors, et cette désertion des capitaux sera bien plus fatale à l'ouvrier que la propagation la plus vaste des machines»* (Ricardo, 1971, p. 351). Il a donc aussi formulé la nécessité des rapports sociaux capitalistes pour produire une «population redondante».

Selon Hegel, l'accumulation de la richesse instille l'insécurité chez ceux qui dépendent de la vente de leur force de travail pour assurer leur reproduction sociale, lorsque leurs conditions se détériorent. Il en conclut que, malgré l'accumulation de richesses, la société bourgeoise aurait beaucoup de mal à apaiser les masses dépendantes, et il vit dans la forme de l'Etat le moyen de réconcilier les antagonismes sociaux, en contenant les masses dépendantes.

Karl Marx développe ces idées et montra que les «droits égaux» relevaient, en principe, du droit bourgeois. *«Le pouvoir que chacun exerce sur l'activité des autres, ou sur la richesse sociale, existe en lui comme propriétaire de la valeur d'échange, de l'argent, L'individu porte dans sa poche son pouvoir social, ainsi que son lien avec la société»* (Marx, 1973, pp. 156-57). Contre la forme bourgeoise de l'égalité formelle, il soutint que le communisme reposait sur l'égalité des besoins humains individuels. Pour Theodor Adorno et Max Horkheimer (1974, p. 252), l'antisémitisme exprimait un rejet barbare, insensé, du capitalisme qui le rendait utile au capitalisme, *«aux cliques qui veulent dominer»*. *«Les dominateurs ne pourront subsister qu'aussi longtemps que les dominés transformeront les objets de leurs aspirations en objets de leur haine»* (ibid., p. 292). Face à des conditions de vie données, l'antisémitisme canalise le mécontentement vers un ressentiment aveugle contre l'ennemi extérieur projeté à l'intérieur. Ce rejet du capitalisme *«est donc également totalitaire dans le fait qu'il cherche à mettre directement au service de la domination la révolte de la nature opprimée contre cette domination. Ce mécanisme a besoin des Juifs»* (ibid., pp. 272-273). En d'autres termes, *«Peu importe comment sont les Juifs en tant que tels, leur image, vue comme l'image du peuple vaincu, présente les traits auxquels la domination devenue totalitaire ne peut qu'être hostile : ceux du bonheur sans pouvoir, du salaire obtenu sans travail, de la patrie sans frontières, de la religion sans mythe. Ces caractéristiques sont rejetées par la domination, parce que les dominés y aspirent secrètement»* (ibid., p. 292). L'antisémitisme pousse la foule à déshumaniser, mutiler et tuer l'Autre projeté, en supprimant la possibilité et même l'idée du bonheur et de la distinction, en incitant à participer au massacre.

La critique anti-impérialiste d'Israël comme «tête de pont» de l'impérialisme américain au Moyen-Orient et du sionisme moderne comme idéologie, système organisationnel et pratique politique stratégique du capitalisme américain, met l'accent sur les motifs anticapitalistes sous-jacents à un faux conflit et encourage l'amitié avec de faux amis. Dans la lutte d'un nationalisme contre un autre, la lutte de classe est supprimée et la libération de la société de classe est oubliée. A l'origine, la critique de l'idéologie cherchait à révéler la nécessaire perversion de la pratique sociale humaine dans son apparence – en tant que relations entre les choses et qu'objectivation du sujet humain porteur de choses mythologisées, que ce soit le capital, la valeur, le prix, l'argent ou la nation. La Raison était son intention critique, et la révolution un désir pratique. Le fait de n'avoir aucun principe à invoquer, de se livrer à des calculs politiques et de pratiquer l'opportunisme, réussit aujourd'hui à apparaître comme une

Weltanschauung (une conception du monde). La solide défense d'al-Qaïda par Alex Callinicos¹⁰ et son refus de décrire ce mouvement comme fasciste¹¹ l'expriment bien.

Il rejette cette analyse en la présentant comme une «*affirmation extraordinaire*» car, selon lui, «*le concept musulman de l'Oumma – la communauté des fidèles – est précisément une notion transnationale, que le réseau Al-Qaïda a strictement observée (quelles que soient les différences entre ses interprétations de la doctrine musulmane et celles des autres courants) et qui intègre des militants d'origines nationales différentes*» (Callinicos, 2003, p. 140). Selon cet auteur, les modes déviants d'anticapitalisme ne remettent pas en question l'apparence des choses – ils les interprètent seulement de manière différente et cherchent à configurer différemment des conditions humaines négatives. Qu'il s'agisse d'un monde de choses ou d'un autre, dans les deux cas, lorsque l'acte est accompli, la cruauté du silence dans la maison du bourreau est assourdissante.

Werner Bonefeld

(Traduit de l'anglais par Yves Coleman pour *Ni patrie ni frontières*.)

Références

- Adorno, T. (1980 [1951]), *Minima Moralia*, Payot, trad. E. Kaufhokz et J.-R. Ladmiral
- Adorno, T. (1986), «What does Coming to Terms with the Past Mean?», in G. Harman (dir.), *Bitburg in Moral and Political Perspective*, Indiana University Press
- Alliez, E. (1996), *Capital Times*, University of Minnesota Press
- Aly, G. et S. Heym (1988), «The Economics of the Final Solution», *Simon Wiesenthal Centre Annual*, n° 5, pp. 3-48 (<https://www.museumoftolerance.com/education/archives-and-reference-library/online-resources/simon-wiesenthal-center-annual-volume-5/annual-5-chapter-1-1.html>)
- Anderson, B. (1996 [1983]), *L'imaginaire national. Réflexions sur l'origine et l'essor du nationalisme*, La Découverte, trad. P.-E. Dauzat
- Anderson, P. (2001), «Scurrying Towards Bethlehem», *New Left Review*, n° 10, pp. 5-30
- Bible, «L'Éclésiaste ou le Qohélet», Ancien Testament, <https://www.info-bible.org/lsg/21.Ecclesiaste.html>
- Bonefeld, W. (1996), «Money, Equality and Exploitation», in W. Bonefeld et J. Holloway (dir.), *Global Capital, National State and the Politics of Money*, Palgrave
- Bonefeld, W. (1997), «Notes on Anti-Semitism», *Common Sense*, n° 21
- Bonefeld, W. (2005), «Nationalism and Anti-Semitism in Anti-Globalisation Perspective», in Bonefeld, W. et K. Psychopedis (dir.) *Human Dignity*, Ashgate
- Buchanan, P. (2002), *The Death of the West*, Dunne
- Callinicos, A. (2003), «The Anti-Capitalist Movement after Genoa and New York», in Aronowitz, S. et H. Gautney (dir.) *Implicating Empire*, Basic Books
- Horkheimer, M. et T. Adorno (1974 [1944]), *Dialectique de la Raison*, TEL Gallimard, trad. par E. Kaufholtz

¹⁰ Dirigeant du SWP britannique, cf. note 7 [NdT].

¹¹ Bonefeld a publié un autre texte très proche de celui-ci et qui est sans doute une version ultérieure, puisqu'il constitue le neuvième chapitre de *Critical theory and the critique of political economy : On subversion and negative reason*, paru 2014 chez Bloomsberg. Bonefeld précise : «*Que l'étiquette de fasciste soit appropriée ou non, ce n'est pas la question ici. C'est plutôt cette mentalité d'étiquette qui est problématique en tant que telle : elle catalogue les faits sociaux sans réfléchir plus avant à ce que sont ces faits.*» Cf. <https://www.stoff.fr/materiau/formes-perverties-du-capitalisme-et-elements-de-lantisemitisme>, chapitre traduit par Léa Nicolas-Teboul [NdT].

International Socialism (2005), «Egypt: The Pressure Builds Up», *International Socialism*, n° 106
<http://isj.org.uk/egypt-the-pressures-build-up/>

Keaney, M. (2007), «Review of Human Dignity», in *Review of Radical Political Economics*, volume 39, n° 4

Lyotard, J.F. (1993), *Political Writings*, University College London Press

Marable, M. (1991), *Race Reform and Rebellion*, University Press of Mississippi

Marx, K. (1993 [1867]), *Le Capital, livre I*, Quadrige/PUF, disponible en ligne

Marx, K. (1968 [1844]), *Sur la question juive*, 10/18 et sur le site classiques.uqac.ca

Marx, K. (1976), *Le Capital, livre III*, Editions sociales, disponible en ligne

Marx, K. (1967), *Grundrisse. Fondements de la critique de l'économie politique*, Anthropos ; publiés aussi chez 10/18 (1973/1979) et aux Editions sociales en 1980 sous le titre : *Manuscrits de 1857-1858, dits «Grundrisse»*

Marx, K. (1998 [1843]), *Contribution à la Critique de la philosophie du droit de Hegel*, Allia

Marx, K. (1968 [1847]), *Misère de la Philosophie*, disponible sur marxists.org

Petras, J. (2004), «Empire Building and Rule: U.S. and Latin America», in Chandra, P., A. Ghosh et R. Kumar (dir.) ; *The Politics of Imperialism and Counterstrategies*, Aakar Books

Postone, M. (2014), «Antisémitisme et national-socialisme», in *Critique du fétiche capital. Le capitalisme, l'antisémitisme et la gauche*, trad. O. Galtier et L. Mercier (l'article est disponible sur le site palim-psao.fr)

Ricardo, D. (1971 [1817]), *Des principes de l'économie politique et de l'impôt*, Flammarion, trad. FS. Constancio

Rose, G. (1993), *Judaism & Modernity*, Blackwell

Rosenberg, A. (1938), *Der staatsfeindliche Zionismus*, F. Eher Nachfahren

Sartre, J.-P. (1946), *Réflexions sur la question juive*, Paul Morihien [réédition, Folio, Gallimard, 1985]

Smith, A. (1991 [1776]), *Recherche sur la nature et les causes de la richesse des nations*, Flammarion, trad. Germain Garnier

Tischler, S. (2005), «Time of Reification and Time of Insurbordination», in Bonefeld, W. et K. Psychopedis (dir.), *Human Dignity*, Ashgate

Watson, G. (1976), «Race and the Socialists», *Encounter*, novembre, pp. 15-23

Zizek, S. (2009), *Bienvenue dans le désert du réel*, Flammarion

Zizek, S. (2012), *Violence. Six réflexions transversales*, Au Diable Vauvert